



**HAL**  
open science

## Compte rendu - Cigada & Verna, Sinonimia

Pablo Kirtchuk

► **To cite this version:**

| Pablo Kirtchuk. Compte rendu - Cigada & Verna, Sinonimia. 2010. hal-00564460

**HAL Id: hal-00564460**

**<https://hal.science/hal-00564460>**

Preprint submitted on 10 Feb 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Compte rendu de :

Sergio CIGADA e Marisa VERNA (a cura di) - *La sinonimia tra langue e parole nei codici francese e italiano*. Atti del Convegno Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano 24-27 ottobre 2007. Vita e Pensiero, Milano 2008, 629 pp.

On croyait le sujet épuisé : voilà qu'on peut en dire des choses intéressantes et innovantes.

I. Pesce, dans 'Aspects de la Synonymie dans le 'Dictionnaire de la langue française' d'E. Littré' (pp. 99-104) rappelle que selon ce dernier, un synonyme est 'un mot qui a, à très peu près, le même sens qu'un autre'. Toute la sensibilité de Littré est dans cet 'à très peu près' ; celui qui a détesté la commune de Paris car elle l'empêchait de travailler paisiblement à son dictionnaire et qui a demandé à sa mère de lui trouver femme car il y était trop occupé pour s'en trouver une lui-même, alors qu'il lui en fallait une pour qu'il pût se consacrer à son oeuvre sans être perturbé par d'autres pensées (*Comment j'ai fait mon dictionnaire*, Ed. B. Coutaz, Arles 1992) savait que la vraie synonymie n'existe pas, que l'érudition 'n'est pas l'objet mais l'instrument' et qu'un dictionnaire se doit d'abord d'être didactique : donc, il donne les nuances entre les synonymes sous le plus courant d'entre eux. Or si Emile Maximilien était assez fou pour se consacrer corps et âme à son dictionnaire, il n'était pas seul dans ce cas : rappelons que W.C. Minor composa l'*Oxford English Dictionary* presque à lui seul alors qu'il était interné au *Broadmoor Criminal Lunatic Asylum* après avoir tué un homme. Il est vrai qu'avoir W.C. pour initiales du prénom puis *Minor* pour nom a de quoi traumatiser celui qui les porte. Quant à l'éditeur de l'ouvrage, James Murray, il y consacra les quarante dernières années de sa vie. On connaît aussi, grâce à Boswell, la dureté et l'écœuvrement du Dr Samuel Johnson, le premier grand lexicographe de l'anglais, qui sculpta certaines de ses définitions au gré de ses opinions. La sentence selon laquelle *Without a "mad man", no good dictionary would have come out in the world* semble donc plus que justifiée. Il est bel et bon que la postérité honore ces fous magnifiques au point de les identifier à leurs ouvrages - le Littré - car sans eux notre vie serait moins aisée, moins intéressante et moins amusante.

G. Bellatti, 'Variations sur la synonymie dans la langue romantique: Etude des oeuvres en prose de Théophile Gautier' (199-218) donne de bien beaux et nombreux exemples de quasi-répétition (para-)synonymique : 'D'un mot, elle a dissipé le rêve ; d'un geste, brisé l'aile à la chimère' (213). Le sémitisant rompu au style fleuri de l'hébreu biblique n'y voit aucune redondance, bien au contraire, cette figure de style lui paraît aussi valable qu'une autre, plus qu'une autre, peut-être, dans la mesure où il n'y a pas de synonymie absolue, un rêve n'est pas toujours une chimère, de surcroît une dont on 'brise l'aile' : belle métaphore qui serait absente si le poète s'était contenté du premier hémistiche, gagnant en concision ce qu'il aurait perdu en beauté, en nuance, en flamboyance. Qui'il soit permis de préférer les secondes à la première dans le langage comme dans la vie.

M. Pedrazzini, 'La synonymie et le Parnasse' (219-230) s'ouvre par une lettre de Rimbaud à Théodore de Banville où il l'incite à publier rien de moins que son 'Credo des poètes' en jurant 'adorer toujours les deux déesses, Muse et Liberté.' C'est franc et c'est beau. L'article regorge d'exemples saisissants et fait allusion, justement, aux périphrases bibliques, mais aussi 'mythologiques, chrono-topographiques et descriptives'; et développe le concept de synonymie génétique. 'Les synonymes', est-il dit à juste titre, 'servent à soulager l'oreille, aident la mémoire, délassent l'entendement'. L'auteure n'en est peut-être pas consciente mais ce sont là des constats cognitifs avant la lettre, sans doute expliquent-ils pourquoi certains procédés sont esthétiquement prisés qui sont liés à

l'itération – qu'elle soit sémantique comme ici ou bien phonique comme dans le cas des rimes, allitérations, assonances, ou encore morphologiques comme dans le cas de la reduplication. Et en syntaxe, que sont les accords grammaticaux sinon une forme d'itération, de synonymie grammaticale, si on veut ? Redondance non, efficacité accrue oui. Voilà comment s'articulent à mon sens esthétique et cognition. *Mi mente se aplicó a las simétricas porfías del arte, que entreteje naderías*, dit J. L. Borges dans *Remordimiento*, 'Mon esprit s'est appliqué aux symétriques perfidies de l'art, qui entretisse des petits riens'. Voilà pourquoi l'art, aussi perfide, brut ou révolutionnaire soit-il, aspire à certaines symétrie, harmonie, équilibre : c'est cognitivement utile donc psychologiquement rassurant et procure donc un plaisir que nous appelons *esthétique* Päs fonctionnelle, l'esthétique ? Toute l'étiologie du vivant le dément.

'Proust et l'art de la langue' de Marisa Verna (231-254) est intéressant non seulement parce qu'il révèle chez l'auteur de la *Recherche* une profonde compréhension de ce qu'est le langage et des ressorts qui le régissent puis de ceux qu'à son tour il actionne, mais encore parce qu'il fait la part belle à Michel Bréal, qui intronisa Ferdinand de Saussure au sein de notre auguste Société. et dont l'enseignement a marqué Marcel. On voit ici, exemples à l'appui, à quel point le parler de ses personnages les reflète : lorsqu'Albertine emploie le terme 'mousmé' ('jeune fille > maîtresse, fille facile', du japonais) cela indique le chemin qu'Albertine elle-même a parcouru socialement et culturellement ; quand la jeune fille de cuisine dit. 'J'ai encore à plumer mes asperges' (p. 244) cette locution la campe mieux que n'importe quelle description. Les deux exemples montrent que la synonymie n'en est pas une, fût-ce au niveau pragmatique – à mon humble avis, important entre tous. Proust est doté d'une oreille absolue pour ce que j'appellerais en paraphrasant Humboldt 'la musique intérieure du langage', soit la manière de parler propre à chaque être en fonction des circonstances, de son caractère, de son extraction, de son humeur et de son interlocuteur. 'Le sens dépend du contexte, des locuteurs, du discours : il n'est pas déposé dans les dictionnaires, car ce n'est pas dans la langue qu'il faut le chercher, mais dans la parole' (p. 238). Voilà qui pourrait être mis en exergue de n'importe quel cours ou traité de lexicologie.

'Sinonimia, testo poetico e traduzione : su Yves Bonnefoy et alcune traduzioni italiane' de M. G. Adamo (309-342) est consacré à ce grand poète, traducteur, critique et professeur honoraire au Collège de France dont la présence éclaire notre temps de sa lumière. Ce n'est sûrement pas le fruit du hasard, à supposer que celui-ci existe, si. c'est ce champ lexical qui a été choisi pour illustrer la synonymie - ou son absence... 'J'imagine un travail de tri qui demanderait à chaque vocable - a-t-on perdu le sens de ce mot aussi, où il y a voix, et appel – à quoi il sert' (315). Tout lui est là : sensible à l'étymologie, au son, au sens, à la fonction, au travail donc à l'effort donc au plaisir de la langue et du langage. Ineffable Yves Bonnefoy qui est ici mis au pinacle, et ce n'est que justice. 'Est-il vrai, mon amie, Qu'il n'y a qu'un seul mot pour désigner / dans la langue qu'on nomme la poésie / Le soleil du matin et celui du soir...' (p. 333). *Mon amie* : le langage dans sa fonction première, celle de communiquer, qui plus est avec l'être aimé, et sans emphase. Combien d'amour dans ce simple vocable, simple vocatif par lequel le poète ouvre le dialogue ainsi que, en quelque sorte, la femme aimée en même temps qu'il s'ouvre à elle ! *La langue qu'on nomme la poésie* : faut-il préciser que la poésie a précédé la prose (voir aussi l'intéressant point de vue de F. Jacquesson dans 'La coordination, instrument de l'émergence de la prose' dans *La Coordination*, sous la direction d'A. Rousseau, L. Begioni, N. Quayle et D. Roulland, PUR 2007, pp. 372-404 : la poésie a des

affinités avec le non-rationnel, l'intuitif, l'émotif, l'immédiat, alors que la prose est marqué du sceau de la logique et des enchaînements ordonnées et traçables). Pour ce qui est du soleil matinal qui porte le même nom que son frère vespéral, rappelons encore une fois Jorge-Luis, dont *Funès el memorioso* s'étonnait qu'on désignât du même nom un chien vu de face à 15h et le même vu de profil à 15h15. Henri Meschonnic affirmait que le langage est par essence poétique, grâce à la musique et au rythme qui lui sont inhérents et que nous appelons intonation et prosodie. Certes, mais poétique il l'est aussi car il ne se contente pas de transmettre le monde: il le crée, ontologiquement parlant. C'est là le sens étymologique de ποιησις. *La langue, qu'on nomme la poésie...*

C'est précisément par une ouverture que se clôt 'Traduction et poésie : de quelques champs synonymiques dans le recueil 'L'amaro miele' de Gesualdo Bufalino', de R. Corona (343-366). Il cite Antoine Berman, selon lequel 'La traduction de par sa visée de fidélité appartient *originellement* à la dimension éthique. Elle est [...] animée du désir d'ouvrir l'Etranger en tant qu'Etranger à son propre espace de langue' (p. 366). C'est vrai au point que le recenseur en oublie sa condition de linguiste et se sent à nouveau traducteur, son premier métier, et pas seulement du point de vue chronologique. Et c'est en traducteur qu'il rejette l'axiome de l'A. selon lequel 'La poésie est par essence, nécessairement, intraduisible [...] accepter la perte essentielle qui se produit lors du passage d'une lingua à l'autre'. (p. 347). Déjà, le poète américain Robert Frost avait défini la partie proprement poétique d'un poème comme 'ce qui se perd en traduction' : Ce constat ne tient qu'à moitié : des revues littéraires ont trouvé bon de publier des traductions à l'hébreu faites par le présent recenseur à partir de l'espagnol (poésie de Juan Gelman, Oliverio Gironde, Alejandra Pizarnik...) et du portugais (Vinicius de Moraes), et il sait par expérience que s'il y a déperdition il y a aussi création. Le bon traducteur, trop conscient de l'écueil que signale Corona à la suite de Frost, s'emploie constamment, pas toujours en pure perte, à compenser cette perte. Aussi, pour bien traduire de la poésie, il faut être - ne serait-ce qu'un petit peu - poète. Si Yves Bonnefoy est un traducteur d'exception, c'est aussi grâce à cette autre pré-occupation ; il en va de même pour Baudelaire traducteur de Poe, Claudel d'Eschyle, St John Perse de Pindare... Une traduction n'est pas condamnée à être moins bonne que l'original. Différente certes, quand bien même le but recherché serait de restituer l'original au mieux. Mais au fond ce qu'on cherche à transmettre c'est l'émotion provoquée par l'original, et c'est elle qui nous guide à l'heure de traduire de la littérature. R. Corona l'avait reconnu implicitement en faisant allusion à Walter Benjamin selon lequel *Dichtung* désigne non seulement la poésie comme résultat, mais aussi l'acte de la traduire : 'toute oeuvre vraiment écrite est *Dichtung*' (p. 345). L'A. consacre de belles pages à définir le défini, y compris par une citation de Valéry Larbaud, qui - nous l'ignorions - avait une authentique vision de linguiste : 'Le peuple, oubliant la valeur démonstrative de l'article 'défini' à mesure qu'il arrondissait son domaine syntaxique, tend à le remplacer par un démonstratif encore en pleine vigueur' (p. 359). Suit une comparaison entre l'italien et le français pour ce qui est de la définitude : là où Bufalino dit *l'ultima volta* la version française dit '*une* dernière fois'. Une allusion à G. Guillaume ('Le problème de l'article et sa solution dans la langue française', Paris, 1919) aurait été souhaitée; pour d'autres références cf. Kirtchuk 2005, 'Definiteness', *Encyclopedia of Linguistics*. NY: Routledge.

S. Vecchiato 'Synonymie en syntaxe : Etude de la complémentation verbale à travers des réseaux d'emplois synonymiques (connaître, reconnaître, savoir)' (427-449) fait ressortir assez clairement les différences entre ces trois verbes et les structures syntaxiques dans

lesquels ils peuvent entrer. On ne résiste pas à la tentation - c'est le cas de le dire - de signaler que 'Max a connu Léa il y a quarante ans' (p. 435) est, au moins potentiellement, ambigu : pour un homme, connaître une femme peut signifier quelque chose de plus profond que connaître un cordonnier, un pays ou ses classiques. Si cette connaissance-là dépend du TAM ou d'autres paramètres grammaticaux ou pragmatiques, il eût fallu les signaler. Elle n'est certainement pas synonyme de 'faire connaissance' quand bien même cet emploi soit impliqué par l'autre (quoique...). D'ailleurs, il eût été bon de traiter aussi des locutions telles justement 'faire connaissance', 'partir en reconnaissance', 'savoir faire / vivre/ ...' qui auraient fait ressortir encore mieux la différence entre ces verbes.

R. Lauger 'Correspondances syntactico-sémantiques des constructions *Verbe + Substantif* et *Verbe + Adjectif*' (451-464), montre joliment les contraintes qui régissent ces constructions et qui établissent de ce fait des différences d'emploi qui rejaillissent sur le sens : 'Max est mort / a cassé sa pipe subitement', mais 'Max est mort / \* a cassé sa pipe à la suite d'une loingue maladie' (p. 459). Pour illustrer la grande productivité du schéma V + Adj – *voyager organisé, voter utile* (p. 464) - ajoutons *sortir couvert*.

C. Piva 'Sinonimie sinttatiche : strategie endo- et interlinguistiche' (465-480), montre l'alternance entre des phrases verbales et nominales du type 'Paolo stima Maria' et 'Paolo ha stima di Maria' en disant que 'Queste frasi sono caratterizzate da strutture sintattiche differenti, ma sono invarianti sul piano semantico' (p. 467). C'est inexact toute la différence aspectuelle voire modale est véhiculée ici par la différence structurale correspondante ; on ne peut échapper à l'impression que 'avoir de *l'estime / l'amour / la haine* pour X' est à la fois plus permanent et moins intense que 'estimer / aimer / haïr X'. L'iconicité y est pour quelque chose.

M.P. Escoubas-Benveniste : 'A quoi tient la synonymie du verbe : Le cas de quelques prédicats relationnels abstraits' (481-504) explore surtout les différentes structures et usages de *tenir à* et *tenir de*. L'analyse aurait gagné à les traiter comme deux verbes différents, donc en considérant la préposition comme partie intégrante du verbe, et à considérer *tenir* comme un troisième verbe tout aussi distinct. Aussi, il n'apparaît pas que *Paul tient de son père* soit à analyser sous le même intitulé que *Paul tient cette maison de son père* (p. 486) ni - imaginons - *Paul tient à son chapeau* sous le même intitulé que *Paul tient son chapeau à la main, Paul tient de son père* et *Paul tient le chapeau de son père à la main*. Il n'est pas sûr qu'on puisse relativiser le *de* de *tenir de* par *dont* : ? *Paul tient à la main le chapeau de son père, dont il tient*. Dans les cas où l'on ne peut rien introduire entre le verbe et la préposition, qu'elle n'en commute pas avec d'autres et qu'elle n'est pas relativisable comme elle le devrait, elle n'en est plus une en synchronie. Certes une analyse diachronique est toujours la bienvenue et explique en dernier ressort cette multiplicité d'emplois, mais en synchronie chacun des trois verbes - *tenir, tenir à* et *tenir de* - commute avec des lexies différentes, par exemple *avoir ; être attaché à ; ressembler à / provenir de* respectivement. D'ailleurs, une traduction donnerait des verbes différents pour chacun d'entre eux : en anglais, le premier pourrait être *to have / to hold*, le deuxième serait *to wish / to be fond of* et le dernier *to take after / to look like*, etc. Tout comme il existe de faux amis inter-langues, il existe de faux amis intra-langue.

Les autres articles ne sont pas moins instructifs. On conseille la lecture de cet ouvrage à tous ceux que la synonymie intéresse.

Pablo KIRTCHUK,